

Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Band: - (2010)
Heft: 16

Artikel: "Je suis à nouveau amoureux d'une idée"
Autor: Luque, Jean-A. / Servan-Schreiber, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-832124>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 20.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Je suis à nouveau amoureux d'une idée»

Jean-Louis Servan-Schreiber a reçu *Généralions Plus* dans sa retraite de Provence. Le thé vert servi, c'est sur son divan qu'il a évoqué sa vie et son parcours à mi-chemin entre patron et homme de plume...

Entreprendre. Tel est le maître mot qui colle le mieux à Jean-Louis Servan-Schreiber. Toute sa vie, il n'a fait que créer des entreprises, les développer... recommencer. Après avoir touché à l'économie avec son groupe *L'Expansion*, l'homme s'est réinventé avec le mensuel *Psychologies*. Une véritable success story. En dix ans, il fait bondir les ventes de 75 000 à 350 000 exemplaires!

Il y a deux ans, il vend son magazine à Hachette, écrit un livre, *Trop vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme* (Ed. Albin Michel). Et puis, l'envie, encore et toujours, de se remettre à l'ouvrage le titille à nouveau. Cet automne, il va relancer un autre journal: le bimestriel *LES CLÉS*. Rencontre avec un homme pressé qui sait... prendre le temps.

Choisir le métier de plume, était-ce inéluctable pour un Servan-Schreiber?

Je suis né dans une famille de presse et, naturellement, la voie était toute tracée. Je ne l'ai pas forcément choisie, mais j'en ai dessiné les chemins que j'ai arpentés. Hélas pour ma mère qui aurait voulu que je devienne médecin...

Et quel a été le rôle de votre père dans votre itinéraire?

Mon père, qui avait un vrai tempérament de journaliste, m'a poussé dans cette direction. Il aimait voyager, écrire et raconter. Quand il rentrait le soir à la maison, il nous parlait de ce qu'il avait fait dans la journée. Et il ne se limitait pas à livrer son éditorial quotidien. Il allait aussi vendre des pages de publicité à ses clients pour assurer les recettes des *Echos*.

Il lui arrivait de m'emmener en voyage d'affaires; nous sillonnions le Jura ou la région Rhône-Alpes. Parfois, il me montrait comment décrocher un contrat; à d'autres moments, je devais l'attendre dans

la voiture... C'est ainsi, par osmose, qu'il a fait mon éducation d'entrepreneur de presse. A la suite d'un conflit familial, nous avons vendu *Les Echos* en 1963. Sans regrets pour moi, sinon j'aurais juste été un fils à papa!

Votre père était tout comme vous le benjamin de sa fratrie?

Oui. Mon père était un Juif d'origine prussienne, mais né en France. Il appartient à cette génération qui a voulu totalement s'intégrer: être républicain, Français. Du coup il ne m'a pas appris l'allemand... Mon père a épousé une chrétienne. C'était aussi une manière d'améliorer son statut social. Ses frères, eux, se sont tous mariés avec des femmes de leur milieu, mais lui a préféré cette infirmière «prolo», une superbe brune, dont il était amoureux. Lui qui n'était pas très beau espérait une compagne qui transmette de bons gènes à ses futurs enfants. Il a bien fait (*sourire*)...

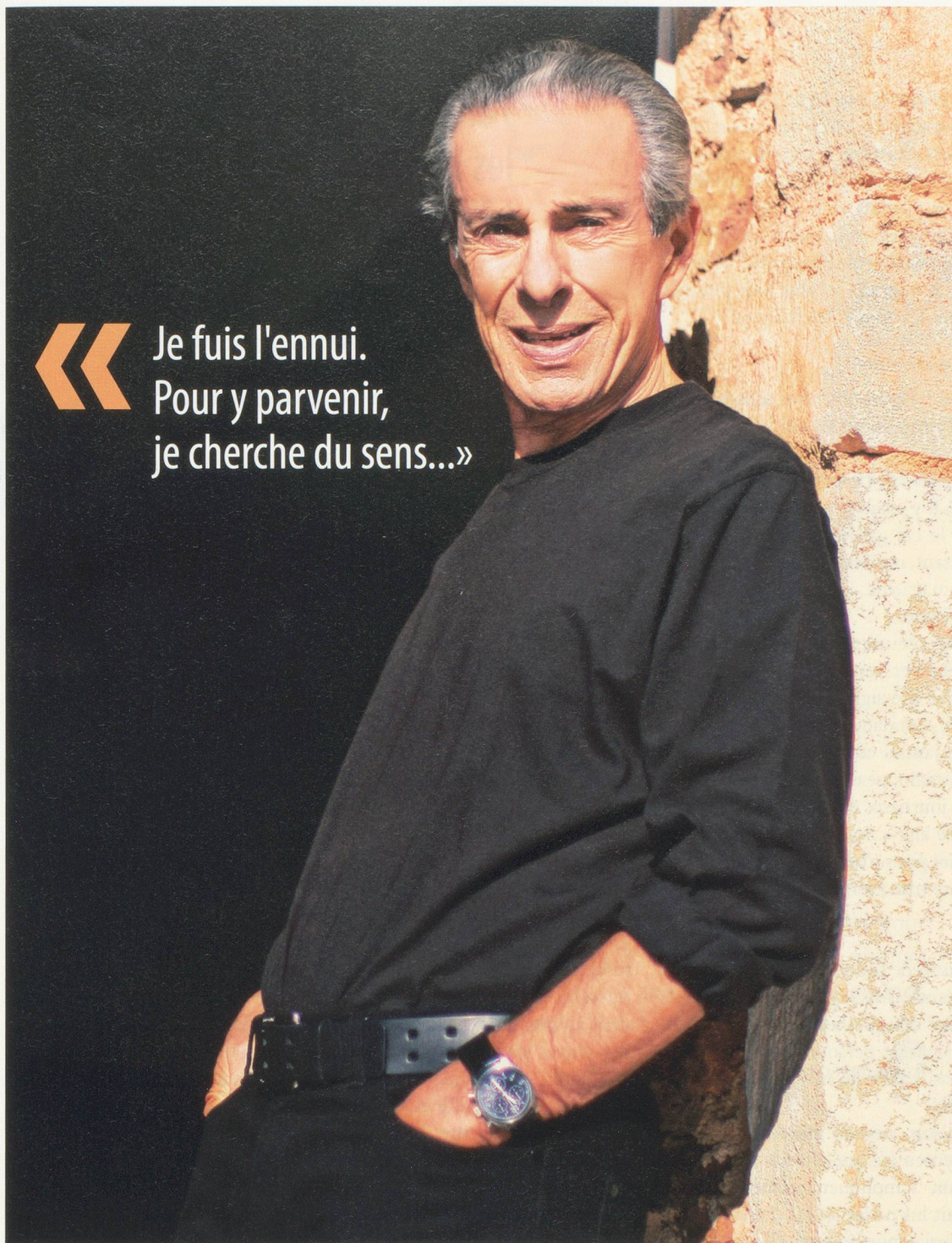
Quelle image avez-vous de votre mère?

Ma mère a été un personnage décisif dans mon existence. Elle avait une grande énergie, beaucoup de rigueur et surtout le sens de la famille. Avec moi, je peux dire qu'elle ne s'est pas montrée trop exigeante. Elle a eu ses quatre premiers enfants en sept ans et, moi, je suis arrivé sept années après... C'est ainsi que mon frère a été l'objet de toutes les dévotions, mes sœurs de toutes les avanies et moi de toutes les indulgences!

Vos liens ont-ils été aussi solides avec le reste de la famille?

Mon frère Jean-Jacques, je l'ai peu côtoyé durant mon enfance. Pendant la guerre, tout jeune, je vivais à Megève, tandis que lui faisait Polytechnique à Grenoble. Puis, il est parti rejoindre de Gaulle avec mon père et je ne l'ai pas revu avant la fin du conflit.

« Je fuis l'ennui.
Pour y parvenir,
je cherche du sens... »



Tim Perceval

La retraite, ce grand patron de presse ne l'imagine pas autrement qu'en travaillant. Il reconnaît fuir l'ennui, préférant entreprendre et tenter de donner du sens à la vie.

Je l'ai un peu pratiqué quand nous travaillions aux *Echos*. Nous avons aussi été ensemble de 1963 à 1973 à *L'Express*. Lui était le soleil, moi, j'étais en apprentissage... Quinze ans de différence, c'est presque une génération. Nous n'étions pas en rivalité, je me trouvais simplement dans son sillage. Il a été mon modèle, puis un «contre-modèle».

Quel héritage conservez-vous d'une telle famille?

J'ai eu une enfance heureuse et je ne cherche pas d'excuses. Des parents aimants, mais pas envahissants. Je sais ce que je tiens de mon père comme de ma mère et que je suis plutôt bien tombé... Elle m'a transmis

du caractère, le sens de la tenue (elle avait le port d'une danseuse de flamenco) et un certain degré d'exigence. Lui était un homme malin et souriant; je me reconnais davantage dans son regard sur la vie. Il m'a transmis son sens de l'humour et l'amour des chiens.

Mon père m'a aussi passé son déficit en matière financière. Il m'a heureusement communiqué le réalisme du compte d'exploitation indispensable à l'entrepreneur, mais du côté de la culture financière, c'est zéro! Contrairement à ce que les gens imaginent, ma famille n'était pas riche. Quand l'entreprise marchait, c'était parfait... Mais nous avons mal vendu la société *Les Echos*. Je n'en ai donc pas bénéficié.

Mes parents ne m'ont-ils pas légué l'essentiel: un modèle de couple durable? Le leur a bien marché; ils s'aimaient et œuvraient ensemble. Je n'ai jamais recherché la présence d'une femme trophée, mais bien d'une compagne avec qui je pouvais vivre et agir heureux. Deux mariages de 25 ans chacun, ça en fait du parcours! Et à chaque fois, nous avons évolué ensemble. Bien sûr, c'est avec Perla que je suis allé le plus loin puisque, ensemble, nous avons développé *Psychologies*.

Racontez-nous cette aventure?

Après la vente de *L'Expansion*, nous sommes partis pour le Maroc. J'aime beaucoup les hasards de la vie, je les saisis. J'ai mal vendu le titre à cause de la crise. Mais nous avons fait beaucoup d'acquisitions et, dans la corbeille, il y avait ce magazine marocain *La vie économique*. Je l'ai gardé et j'ai commencé à creuser. C'était amusant, ma campagne d'Afrique! J'ai réappris à faire un magazine. Cela m'a été très utile ensuite pour *Psychologies*.

C'est un ensemble de circonstances fortuites qui m'a conduit à développer cette publication. Un copain m'a appelé pour me signaler que ce petit magazine était à vendre. Fondamentalement, la matière m'intéressait. Je n'ai jamais cessé de me pencher sur le comportement humain, pendant les 25 années que j'ai passés dans les journaux économiques. A l'époque – j'avais donc 60 ans – *Psychologies* est arrivé un peu comme un projet pour s'occuper, encore fallait-il atteindre un équilibre financier avec ce titre.

Ce qui fut le cas...

La principale raison de son succès tient à l'époque où nous l'avons relancé. Je soupçonnais que c'était le moment d'aborder ces questions de bonheur individuel, d'épanouissement personnel. Il s'est trouvé qu'elles faisaient aussi partie de mes convictions, de mes centres d'intérêt.

La deuxième raison, c'est la manière d'orienter les articles. Mon credo a été que chaque sujet devait concerner le lecteur, l'impliquer personnellement. Chaque article devait lui parler de lui. Enfin, la troisième raison, c'est Perla, mon épouse. Elle est une espèce de génie de la publicité qui a fait de *Psychologies* à partir de rien le deuxième mensuel français en nombre de pages d'annonces.

Pourquoi l'avoir finalement vendu?

Quelquefois, l'expérience de la vie est utile. Nous ne sommes pas condamnés à répéter nos erreurs. J'avais mal négocié *L'Expansion*, coincé par la crise. Pour *Psychologies*, j'ai préféré m'en séparer au bon moment. J'avais presque 70 ans et, après 12 ans dans la même activité, je trouve que l'on se répète; il était légitime de changer de cap dans ma vie professionnelle. Un patron, même dans presse, n'utilise que quelques bribes de son potentiel cérébral. Intellectuellement, ce n'est pas assez stimulant.

« J'aime beaucoup les hasards de la vie, je les saisis »

Et comme je suis un entrepreneur, j'ai apprécié de repartir de zéro à plusieurs reprises. J'aime l'artisanat, faire grandir un projet et l'accompagner... Quant à l'écriture, elle me fait aussi du bien et me procure de la joie.

Votre nouveau défi, c'est de transformer la revue *Nouvelles Clés* en magazine qui sera renommé *CLÉS*?

Je suis à nouveau tombé amoureux d'une idée, d'un projet qui passe par la transformation. Comme je suis, pour l'instant en bonne santé pour le réaliser, nous allons le tenter, avec Perla. Bien sûr, il y aura beaucoup de boulot, mais le meilleur loisir, n'est-ce pas le travail?

Le thème central de *CLÉS* est «retrouver du sens». Nous sommes au XXI^e siècle, c'est le moment de chercher et de donner du sens dans nos vies. J'aime bien le monde des idées, ainsi que comprendre celles des autres.

Et la vieillesse, vous y pensez?

Je n'y pense pas, je la vis... Mais faire face à l'âge est surtout une question psychologique. Il s'agit de résister à la dégradation, un travail quotidien et minutieux, fort intéressant. La vieillesse, je l'accepte, mais j'aimerais mourir jeune, le plus tard possible. Je le fais avec les moyens que j'ai à disposition. Je porte des lentilles plutôt que des lunettes. Je mange moins, ne déjeune pas à midi et je fais de l'exercice...

C'est une gageure de résister! Quand je vois des contemporains qui ont vraiment pris leur retraite, ça me fait peur. Et m'ennuie. Avec l'âge, je médite aussi sur la mort. J'y pense d'ailleurs tous les jours depuis longtemps, pour l'appivoiser. Du fait de sa fragilité, la vie m'émerveille chaque jour davantage.

Toujours à la recherche de sens?

Oui, et je suis en train d'écrire sur le sujet pour *CLÉS*. Je me rends compte que l'on parle toujours du sens de la vie. C'est magistral, infini, mais c'est aussi un cul-de-sac. Le sens de la vie, c'est vivre. Sauf si on est croyant, mais je n'ai pas cette chance...

En fait, la question serait plutôt de se demander quel est le sens dans notre vie, quelle est notre quête de chaque journée? C'est une notion plus modeste, mais indispensable. Personnellement, je fuis l'ennui. Pour y parvenir je cherche du sens, je me fabrique mes doses quotidiennes.

Propos recueillis par Jean A. Luque